

## **L'ACQUISITION DU LANGAGE**

### **De la communication à la pensée symbolique**

**Bernard VICTORRI - 16 janvier 2016**

*On dissocie généralement la question de l'origine du langage en deux problèmes distincts. D'abord l'étude de l'origine des langues : elle consiste à établir une généalogie des langues humaines en identifiant leurs relations de parenté à partir des langues actuelles et de langues anciennes ayant laissé des traces écrites. Ensuite le questionnement sur l'origine du langage. C'est une tout autre question : il s'agit de comprendre comment notre espèce a acquis sa faculté de langage en étudiant l'évolution des hominidés. A quel moment de cette évolution le langage est-il apparu ? Y a-t-il eu des étapes intermédiaires ? et de quelle nature ? Quelles pressions évolutives ont conduit à l'émergence de cette forme de communication ?*

La plupart des chercheurs qui travaillent aujourd'hui sur ce second problème, celui de l'origine du langage, pensent que le système de communication des hominidés se serait développé par étapes. En effet, on sait aujourd'hui que le processus d'homínisation a duré six à huit millions d'années et qu'il s'est déroulé lui-même par étapes, avec notamment deux stades essentiels (du moins pour notre propos) : l'apparition de l'*Homo erectus*, il y a plus d'un million d'années, et, il y a quelque cent mille ans, la naissance de notre propre espèce, l'*Homo sapiens* « moderne » ou encore « *Homo sapiens sapiens* ».

- *Homo erectus* a représenté un incontestable succès évolutif : premier hominidé à sortir d'Afrique, il a conquis tout l'Ancien Monde, et il a connu un développement continu de ses facultés cognitives et de sa technologie, conduisant ainsi à la naissance des différentes lignées d'*Homo sapiens* « archaïques » (y compris l'homme de *Neandertal*), qui maîtrisaient le feu, la chasse aux gros mammifères, la construction d'habitats, etc.

- Quant à notre espèce, issue de l'un de ces groupes d'*Homo sapiens* archaïques en Afrique ou au Moyen Orient, elle s'est à son tour dispersée sur toute la planète, supplantant les autres descendants d'*Homo erectus*, et c'est elle qui est responsable de « l'explosion symbolique », il y a quelque quarante mille ans, premier signe indubitable de la maîtrise de l'intégralité des capacités cognitives humaines. La grotte Chauvet, datant d'environ 40 000 ans, c'est nous.

Il y a donc de bonnes raisons de supposer qu'à ces deux étapes correspondent également des innovations dans le système de communication des espèces concernées.

## 1 - L'émergence du langage

Mais, pour commencer – et avant même d'envisager le détail de ces étapes - une question se pose : pourquoi le langage est-il émergé au cours de l'évolution des hominidés ? Une question qui peut a priori surprendre, tellement il est évident aujourd'hui que le langage constitue un avantage décisif pour notre espèce.

Pourtant, d'un point de vue darwinien, l'émergence d'un système de communication permettant d'échanger des informations factuelles sur le monde (sur les sources de nourriture, les prédateurs, etc.) pose au contraire un problème bien connu en théorie de l'évolution : celui de l'émergence de comportements altruistes. En effet un individu qui communique de l'information à ses congénères perd un atout susceptible de l'avantager dans la compétition pour la reproduction de son propre patrimoine génétique. Il n'y a donc aucune raison qu'un tel comportement se propage de génération en génération, puisque celui qui se conduirait ainsi serait systématiquement supplanté par ses congénères plus opportunistes, qui tireraient parti des informations fournies par les autres sans jamais en donner eux-mêmes, ou, pire, en divulguant de fausses nouvelles. Autrement dit, la sélection naturelle devrait privilégier des individus mutiques ou menteurs, ce qui fait qu'en retour plus personne n'aurait intérêt à écouter. Dans de telles conditions, on imagine mal un système de communication qui ait pu se maintenir !

Plusieurs hypothèses ont été formulées pour résoudre ce paradoxe. Parmi les solutions proposées, citons celle de Jean-Louis Dessalles, qui invoque l'aspiration à s'élever dans la hiérarchie sociale qui devait caractériser l'organisation des sociétés d'hominidés. En donnant de l'information à ses congénères, un individu obtiendrait en échange un meilleur statut social. La qualité de l'information transmise aurait ainsi remplacé en grande partie, chez nos lointains ancêtres, la force physique et autres qualités régissant, chez nos cousins chimpanzés, la position sociale de chacun, la constitution de coalitions, etc.

On peut aussi mentionner la thèse de Robin Dunbar, intitulée « *grooming and gossip* », qui défend l'idée que la communication orale a remplacé avantageusement les séances de toilettage (*grooming*) qui permettent de nouer et de maintenir les alliances entre congénères dans les sociétés de primates. L'augmentation de la taille des groupes sociaux aurait rendu le toilettage trop coûteux en temps, et de plus, l'échange d'informations sur le comportement des congénères (*gossip*) permet de mieux détecter les tricheurs, qui chercheraient à tromper leurs partenaires sur leurs intentions réelles.

Selon ces deux thèses, on le voit, l'apparition d'un système d'échange d'informations serait donc à mettre en relation avec d'autres spécificités des hominidés, comme le développement de l'intelligence et la complexification des rapports sociaux.

## 2 - Le protolangage

Cela dit, venons-en à la première étape envisagée pour la formation du langage, celle correspondant à l'apparition de *Homo erectus* et de ses premiers descendants,

Pour cela, suite notamment aux travaux du linguiste Dereck Bickerton (1990), nous retiendrons ici l'hypothèse que les hominidés qui nous ont précédés (*Homo erectus* et ses descendants: *Néandertaliens* et autres *Homo sapiens* « archaïques ») étaient déjà dotés d'un « protolangage », à savoir un système de communication plus rudimentaire que le langage proprement dit tel que nous le connaissons aujourd'hui

Pour Bickerton (1), ce protolangage, né il y a quelques centaines de milliers d'années, aurait possédé un lexique, mais pas un certain nombre des propriétés sémantiques et syntaxiques des langues humaines que nous connaissons. Les phrases auraient été composées de quelques mots lexicaux (verbes, noms, adjectifs) juxtaposés, sans ordre des mots bien défini, sans marques flexionnelles (pas de déclinaisons ni de conjugaisons), sans mots grammaticaux (ni prépositions, ni conjonctions, ni déterminants).

---

(1) Indiquons d'ailleurs que bien d'autres thèses que celle de Bickerton ont été avancées par de nombreux chercheurs qui proposent aussi un évolution du langage en plusieurs étapes mais sans adhérer pour autant à sa description d'un protolangage.

Un tel système de communication, consistant en une sorte de style télégraphique ou de langage « Tarzan », suffisant, de fait, pour échanger de l'information factuelle élémentaire. On peut, par exemple, imaginer le « dit » suivante :

« forêt lapin bon » (il y a dans la forêt des lapins bons à manger)

Ce protolangage se présentait comme adapté à des actes simples de communication portant sur la réalité sensible immédiate (*hic et nunc*). Pour de tels actes, des mécanismes pragmatiques simples peuvent aisément suppléer l'absence des propriétés syntaxiques plus complexes dont disposent nos langues.

Ajoutons que selon Bickerton, l'augmentation continue de la capacité crânienne de l'*Homo erectus* au cours de son évolution peut être mise en relation avec un accroissement corrélatif de ses capacités cognitives, et notamment de ses capacités de catégorisation de son environnement, qui aurait produit un enrichissement progressif du lexique du protolangage.

Notons aussi que, selon d'autres chercheurs (Donald, 1991), ce protolangage pouvait aussi avoir une fonction de cohésion sociale, un véritable lexique n'ayant par ailleurs pu apparaître qu'après l'acquisition d'une capacité symbolique qui nous serait propre.

### 3 - Le passage au langage proprement dit : deux hypothèses

Quoi qu'il en soit – et sans prendre ici parti sur telle ou telle hypothèse quant à la nature exacte d'un tel protolangage - il nous reste à comprendre pourquoi, comment et dans quelles circonstances a pu s'opérer, progressivement, le passage de ce protolangage au langage proprement dit, tel que nous le connaissons au travers des milliers de langues actuelles.

En effet, les langues humaines telles que nous les connaissons aujourd'hui, sont caractérisées par un certain nombre de spécificités sémantiques et syntaxiques (sur lesquelles nous allons revenir) et qui sont très au delà des caractéristiques du protolangage, quelle que soit l'idée que l'on se fasse de ce dernier

Pour expliquer le passage du protolangage au langage proprement dit, nous avons retenu deux hypothèses.

- **Première hypothèse : la fonction narrative**

Nous avons retenu l'idée qu'a émergé une nouvelle fonction de communication, **la fonction narrative**, fonction qui pourrait avoir été le moteur de l'acquisition des propriétés spécifiques à nos langues (2)

La narration constitue, en effet, l'une des plus importantes utilisations du langage dans toutes les sociétés humaines connues, depuis les sociétés de chasseurs-cueilleurs jusqu'aux sociétés les plus technologiquement avancées ; de plus, cette fonction était clairement hors de portée d'un protolangage, quelle que soit l'idée que l'on s'en fasse. Comme nous allons le voir, la fonction narrative permet d'expliquer l'essentiel des caractéristiques du langage humain. Son émergence pourrait avoir constitué le facteur décisif expliquant la différence de destinée entre nos ancêtres directs et leurs proches cousins comme les Néandertaliens.

- **Deuxième hypothèse : une acquisition propre à notre espèce**

Cette deuxième étape dans l'évolution du système de communication des hominidés serait en effet le fait de notre propre espèce, l'espèce « *Homo sapiens sapiens* ».)

---

(2) La thèse proposée ici appartient donc au courant fonctionnaliste des théories de l'émergence du langage, comme celles de Donald (1991) ou de Knight (1998) par exemple. Elle se distingue des approches de Pinker (1994) ou de Bickerton (1998), qui sont, à l'inverse, d'inspiration structuraliste et cognitiviste.

Découlant des crises socio-culturelles qui s'accrurent dans les groupes d'*Homo sapiens* et apportant une issue à ces crises, l'apparition du langage proprement dit (3) aurait eu pour effet de transformer profondément la nature et le rythme de l'évolution en conférant à l'*Homo sapiens sapiens* la place singulière qu'il occupe dans le règne animal et en permettant le développement du monde symbolico-culturel dans lequel nous vivons.

Ce qu'il s'agit de comprendre, c'est comment a pu se produire un tel changement. Pour cela nous devons d'abord examiner ce que sont les spécificités du langage humain actuel, toutes langues confondues.

#### 4 - Les spécificités des langages humains : sémantique et syntaxe

Plus que de propriétés syntaxiques – que l'on retrouve d'ailleurs dans les langues artificielles que sont les formalismes logiques et informatiques – il s'agit surtout des propriétés sémantiques des langues, pour lesquelles le langage humain paraît obéir à des contraintes spécifiques qui l'éloignent des langages formels.

Nous nous contenterons ici de donner quelques exemples de ces propriétés sémantiques.

L'une de ces propriétés les plus frappantes concerne l'expression de la **temporalité**. Les phrases les plus élémentaires des langues ne sont pas les célèbres *Socrate est mortel* et *Tous les hommes sont mortels*, mais bien plutôt du genre *Il se met à pleuvoir*, *Le bébé pleure encore* ou *Je quitte Paris demain matin*. Autrement dit, les langues permettent de parler de manière simple et directe de situations dynamiques qui s'inscrivent dans le temps et y évoluent, ce qui n'est pas le cas des langages formels, comme le montre la complexité des logiques temporelles.

De plus, pour l'expression de cette dynamique temporelle, les langues possèdent une catégorie sémantique qui n'existe tout simplement pas dans les logiques temporelles, si complexes soient-elles. Il s'agit de **l'aspect**, qui occupe une place primordiale dans l'expression langagière. Qu'est-ce que l'aspect ? Quelle est sa fonction ? Ce n'est pas la transmission d'information factuelle, pour laquelle seule l'information temporelle compte. En revanche, l'aspect joue un rôle primordial dans la narration : il permet de présenter les événements au cours de leur déroulement, d'adopter le point de vue de tel ou tel personnage à un instant donné, de plonger les interlocuteurs au cœur de l'action ou au contraire de prendre du recul par rapport à ce qui est évoqué.

Toutes les langues possèdent donc des marqueurs aspectuels, alors qu'à l'inverse l'expression du temps proprement dit (présent, passé, futur) n'est pas grammaticalisée dans de nombreuses langues, comme le chinois par exemple. De plus les marqueurs purement temporels (les temps grammaticaux) peuvent aussi jouer le rôle des mécanismes narratifs. Le temps présent, on le sait, peut servir aussi bien à évoquer des événements passés que futurs. Comme le fait remarquer Turner, le temps verbal dépend du choix d'un point de vue par le narrateur. Rien ne lui impose de s'ancrer sur l'instant de l'énonciation. Jouant avec l'expression temporelle, un narrateur dispose finalement, pourrait-on dire, de la même facilité pour se déplacer dans le temps que celle dont jouit un metteur en scène.

Autre exemple, celui de la **modalité**. On sait que les verbes de mode, comme pouvoir et devoir, possèdent plusieurs sens, Une phrase comme « Il doit être dans son bureau » peut ainsi avoir deux sens très différents : « il est possible qu'il soit dans son bureau » ou « il a l'obligation d'être dans son bureau » . Cette pluralité de sens, a priori ambiguë, est très répandue dans les langues, et bien au delà de la famille indo-européenne. Diverses études ont montré qu'elle joue un rôle important dans les processus narratifs.

---

(3) Le passage du protolangage au langage se serait d'ailleurs produit, si l'on peut dire, à capacité cervicale constante par une brusque réorganisation corticale qui aurait permis au système cognitif dédié à la communication d'utiliser un mécanisme déjà présent pour d'autres activités cognitives, lui conférant ainsi la compétence syntaxique nécessaire pour le traitement du langage humain.

En bien d'autres domaines de la sémantique grammaticale, on pourrait faire des observations similaires : emploi des démonstratifs, expression de la détermination, des relations spatiales, de l'agentivité... Or si ces systèmes de marqueurs impliqués dans le langage peuvent sembler imparfaits, sinon incohérents, à un logicien ou à un spécialiste de la théorie de l'information, ils se révèlent néanmoins comme des outils parfaits à la disposition d'un narrateur qui veut présenter à sa façon des scènes passées ou imaginaires, sans relation directe avec la situation présente.

Ajoutons tout ce que permet à un narrateur, notamment du point de vue symbolique, la polysémie du vocabulaire (ce que l'on appelle de façon plus ordinaire les sens figurés) en relevant qu'il s'agit d'une caractéristique propre à toutes les langues et qui en fait la richesse ; mais qui est exclue, précisément par les langages formels (logiques et informatiques). Et indiquons enfin que la syntaxe elle-même peut, dans certains cas, être abordée dans ce cadre des moyens narratifs.

Ainsi la plupart des spécificités des langues humaines, qui les différencient à la fois des autres systèmes de communication animale et des langages logiques et autres langages formels, semblent directement liées à la fonction narrative du langage.

On peut donc avancer l'hypothèse que la fonction narrative serait à la racine même de l'émergence du langage. C'est l'hypothèse développée par Mark Turner, qui suppose que « l'imagination narrative » (*narrative imagining*) a d'abord été une capacité cognitive individuelle résultant de l'augmentation de l'intelligence et de la mémoire des hominidés, qui leur aurait permis d'évoquer dans leur propre esprit le déroulement d'événements passés ou imaginaires. Dans un deuxième temps, cette structure aurait été projetée dans le système de communication de ces hominidés, le transformant alors en langage humain.

Autrement dit, l'émergence d'une nouvelle fonction, la fonction narrative, pourrait expliquer la transformation du protolangage en langage : le besoin d'évoquer des événements passés ou imaginaires aurait conduit à améliorer progressivement le système de communication de nos ancêtres en le dotant de toutes les propriétés sémantiques et syntaxiques des langues humaines.

## 5 - Le problème de l'extinction presque totale des *Homo sapiens* archaïques

Mais pourquoi et comment ce besoin aurait-il émergé dans une population d'*Homo sapiens* archaïques ? Pour répondre à cette question, il nous faut examiner plus en détail les problèmes que pose la dernière étape de l'homínisation, au cours de laquelle notre espèce est apparue.

Comme nous l'avons dit, les descendants des *Homo erectus*, qui avaient évolué localement dans tout l'Ancien Monde pour aboutir aux différents groupes d'*Homo sapiens* archaïques, ont pratiquement tous disparu par la suite (il y a quelque trente mille ans pour les derniers *Néandertaliens*). Seul l'un de ces groupes, en Afrique de l'Est ou au Moyen Orient, a connu un sort différent en donnant naissance à notre espèce avec le succès que l'on sait. Il y a donc deux problèmes liés à résoudre : pourquoi presque tous les groupes d'*Homo sapiens* archaïques ont disparu et qu'est-ce qui a permis à notre espèce d'éviter cette extinction.

La plupart des auteurs s'accordent à dire que l'extinction des autres *Homo sapiens* archaïques, et notamment des *Néandertaliens*, reste une véritable énigme. Trois types d'explications ont été avancées : le climat, des épidémies ou la compétition avec notre propre espèce. Mais ces explications sont loin d'être satisfaisantes.

- **Critique des causes externes ainsi évoquées**

Les changements climatiques sont invoqués notamment par Reichholf (1990). Celui-ci explique que ces changements, à la fin de la dernière glaciation, ont provoqué la disparition en Europe de quelques espèces de gros gibier (mammouths, rhinocéros, ...). Cela aurait été fatal aux *Néandertaliens*, parce qu'ils auraient dépendu trop fortement de ce gibier pour leur alimentation. Ce raisonnement est difficile à accepter dans la

mesure où toute l'évolution depuis *Homo erectus* s'est centrée sur le développement d'aptitudes cognitives permettant de s'adapter à toute sorte d'environnements. Il serait surprenant que des descendants de cette espèce, encore mieux armés sur le plan cognitif (l'homme de Neandertal avait même un cerveau d'une taille légèrement supérieure à la nôtre), n'aient pas été capables de changer leur mode de vie, et en particulier leur comportement alimentaire, au fur et à mesure des changements climatiques, alors qu'ils avaient maîtrisé le feu, la chasse et la cueillette en groupe, la construction d'habitats, etc.

Les épidémies ne constituent pas non plus une explication convaincante. Les *Homo sapiens* archaïques étaient dispersés dans tout l'Ancien Monde, et il serait assez surprenant que des épidémies les aient frappés partout. Qui plus est, une épidémie peut décimer une population, mais rarement l'éliminer complètement, à moins que cette population ne soit déjà très faible numériquement. Si l'on accepte cette dernière hypothèse, il resterait donc à comprendre pourquoi, après l'immense succès évolutif d'*Homo erectus*, qui s'est concrétisé par la colonisation de tant de territoires, ces descendants étaient devenus si peu prospères au point d'être menacés de disparition par des épidémies.

Il en est de même pour la dernière des raisons souvent invoquées, la compétition avec notre propre espèce, avec laquelle les *Néandertaliens* notamment ont coexisté un certain temps. Il n'y aurait eu, comme le soutient Donald (1991), de la place que pour une espèce dans la niche écologique occupée par *Homo*, et c'est notre espèce qui l'aurait emporté sur les espèces voisines. A nouveau, cela ne saurait constituer le fin mot de l'histoire. A moins que nos ancêtres n'aient systématiquement planifié et réalisé l'éradication complète de leur lointains cousins (et cela sonne trop moderne pour être plausible, surtout qu'ils ne semblaient pas disposer alors d'une supériorité technologique importante dans leur armement), comment expliquer que ceux-ci aient complètement disparu dans cette compétition au lieu d'être simplement repoussés plus loin (la Terre n'était pas si petite, à l'époque tout au moins !), dans des régions peut-être moins hospitalières, mais où ces êtres si intelligents et adaptables auraient pu survivre ? Il faudrait là encore supposer qu'ils aient été déjà fragilisés pour d'autres raisons.

Ainsi, ce qu'il faut découvrir, ce sont les causes de cette faiblesse intrinsèque qui les a rendus si vulnérables, au point de ne pas pouvoir résister à des agressions externes, qu'elles proviennent d'un changement climatique, d'un quelconque virus, ou de représentants de notre espèce.

### • **Recherche de causes endogènes**

Il faut donc se pencher sur des causes endogènes qui pourraient expliquer l'extinction des *Homo sapiens* archaïques. La thèse que nous défendrons ici est celle d'un phénomène de dérégulation sociale, dû précisément à l'augmentation de l'intelligence individuelle de ces hominidés. Cette thèse peut paraître paradoxale : on a du mal à concevoir l'hominisation, et en particulier l'accroissement constant des facultés cognitives, autrement que comme un progrès. Mais, comme nous allons le voir, cela a pu conduire, au contraire, à une véritable impasse évolutive.

Toute organisation sociale, qu'elle soit animale ou humaine, nécessite le strict respect par les membres du groupe d'un certain nombre de règles comportementales qui peuvent être contraires à leur intérêt individuel à court terme, mais qui sont vitales pour la viabilité du groupe. Dans le monde animal, ces comportements dangereux pour la survie de l'espèce sont inhibés par des mécanismes dits « instinctifs ». En particulier, chez les mammifères sociaux, ce sont ces mécanismes, profondément ancrés dans les couches les plus primitives du cerveau, qui régulent les comportements agressifs : les combats au sein du groupe, pourtant fréquents, ne se soldent jamais - ou très exceptionnellement - par la mise à mort du vaincu (4). Chez l'homme la situation est fort différente : la régulation sociale ne s'effectue pas au niveau biologique, mais au niveau socioculturel. Les comportements à proscrire, tels que tuer son frère ou son père par exemple, font l'objet d'interdits explicites dans toutes les sociétés humaines. De cette différence, capitale, on peut tirer plusieurs enseignements sur l'évolution des hominidés :

---

(4) Ces observations concernent uniquement les comportements « meurtriers » au sein d'un même groupe, qui menacent directement l'organisation sociale du groupe. En revanche, dans les conflits inter-groupes, ces inhibitions ne sont plus de mise : on a ainsi pu observer de véritables « guerres » entre groupes de chimpanzés, avec des tueries systématiques.

- Primo, cela signifie que, chez l'homme, le contrôle biologique de ces comportements dangereux pour l'espèce est inexistant, ou, tout au moins, considérablement affaibli. En effet, si ce n'était pas le cas, leur interdiction explicite n'aurait pas lieu d'être : c'est précisément parce que nous sommes biologiquement capables de commettre de tels actes (les exemples ne manquent pas...) qu'ils sont culturellement prohibés.
- Secundo, cela implique qu'il a existé une période où les inhibitions instinctives étaient déjà sérieusement affaiblies alors que les règles sociales qui les remplacent aujourd'hui n'étaient pas encore en place. Il est en effet peu vraisemblable que l'établissement de ces règles ait précédé la perte des réactions instinctives.

Ce processus peut s'expliquer dans le cadre de l'évolution biologique des hominidés. La poursuite de l'hominisation s'est caractérisée par un développement considérable du néocortex. Ces zones contrôlent les centres sous-corticaux responsables des réactions instinctives chez les mammifères. Ainsi l'accroissement des capacités cognitives des hominidés a conduit progressivement à la maîtrise des comportements instinctifs, auxquels se sont substitués des comportements plus adaptables et plus « réfléchis ». Autrement dit, le développement de l'intelligence individuelle a eu pour corollaire la perte des réactions instinctives, y compris, in fine, de celles qui étaient les plus solidement établies, parce que vitales pour la survie de l'espèce, comme celles qui régulaient l'agressivité au sein du groupe.

### • **Conséquences : des crises socio-culturelles dans les groupes d'*Homo sapiens***

On conçoit donc qu'un même processus ait pu être responsable à la fois du succès évolutif des *Homo erectus* et des difficultés qu'ont subies leurs descendants, les *Homo sapiens* archaïques. La pression évolutive en faveur d'un développement toujours plus important du néocortex a d'abord eu un effet très positif, en dotant les premiers *Homo* de capacités nouvelles qui leur ont permis d'inventer de nouveaux modes de vie et de prospérer dans tous les territoires qu'ils ont conquis. Mais à un certain stade, cette même pression évolutive a abouti à une domination presque totale du néocortex qui a mis en danger l'espèce en affaiblissant les contraintes instinctives qui régulaient la vie sociale.

L'éthologie animale, et plus particulièrement les nombreuses études sur le comportement social des singes anthropoïdes, comme par exemple celles de F. de Waal (1995) sur les chimpanzés, peuvent nous aider à concevoir le type de crises auxquelles ont dû être confrontés les différents groupes d'*Homo sapiens* archaïques.

On sait que la vie sociale des groupes de chimpanzés est ponctuée de crises, plus ou moins violentes, qui mettent aux prises des mâles dominants en lutte pour le leadership du groupe. Généralement, ces conflits courent un certain temps, chacun des rivaux cherchant à constituer une coalition qui le soutienne, et cela aboutit à une confrontation directe entre rivaux, soutenus par leurs alliés. A l'issue du combat, qui est suffisamment régulé pour ne pas mettre en danger la vie des protagonistes, le vaincu marque sa soumission, et le vainqueur peut exercer son pouvoir sur le groupe sans contestation jusqu'à la prochaine crise. C'est ainsi que se maintient et se renouvelle une hiérarchie de dominance assez complexe dont le rôle est essentiel dans tous les aspects de la vie sociale du groupe (comportements alimentaires, sexuels, protection des jeunes, etc. ).

On peut raisonnablement penser que l'organisation sociale des hominidés était régie par des processus analogues. Mais dans les groupes d'*Homo sapiens* archaïques, moins soumis aux régulations instinctives, le scénario peut prendre une autre tournure. Les deux protagonistes d'un conflit de ce type ont l'intelligence suffisante pour projeter de tuer leur rival, en le prenant par surprise et en utilisant leurs armes les plus efficaces. Chacun peut prêter à l'autre l'intention de nourrir un tel dessein, ce qui ne peut que le pousser à agir le premier, pour éliminer ce danger. Ce sont des comportements intelligents, que l'on est en droit d'attribuer à des animaux possédant de grandes capacités cognitives et de faibles inhibitions instinctives. Notons aussi que tout le groupe est concerné : plusieurs membres du groupe peuvent être liés à l'un des rivaux par des relations de coalition, ou en être suffisamment proches affectivement pour se sentir impliqués dans le conflit, ce qui fait que le premier meurtre risque d'en engendrer d'autres. Ainsi, ce type de situation peut provoquer une crise majeure, déclenchant une violence incontrôlable désastreuse pour la survie du groupe. De toute manière, même si une telle réaction en chaîne est évitée, la perte d'un mâle au faite de sa puissance constitue du point de vue évolutif un sérieux handicap (pour la chasse, la protection contre les agressions extérieures, etc.).

On peut imaginer d'autres situations de crise, tout aussi désastreuses. Après une longue période de chasse infructueuse, durant ces longs hivers où le gibier devait être la seule ressource alimentaire, les mâles dominants pouvaient penser que le seul moyen de survivre consistait à manger leurs propres petits : ils avaient besoin de recouvrer leurs forces, s'ils voulaient avoir une chance de rapporter du gibier les jours suivants, et les bébés allaient mourir de toute façon, puisque leurs mères ne pouvaient plus les nourrir. Là encore, il s'agit d'un comportement rationnel, plausible pour des individus capables de surmonter leur répulsion instinctive à de tels actes. Comme chacun était tenaillé par la même faim et capable des mêmes raisonnements, c'est tout le groupe qui pouvait anticiper ce comportement, y compris les mères, sans doute mues par des réactions instinctives protectrices mieux ancrées qui devaient les pousser à défendre leur propre progéniture par tous les moyens. Le groupe courait donc le risque d'un déchaînement de violence non maîtrisable, et de toute façon subissait avec la mort des petits une perte démographique irrémédiable, que des chasses fructueuses par la suite ne pouvaient compenser.

En présentant ces « scénarios », nous n'avons pas, on s'en doute, la moindre prétention à une description « réaliste » d'éléments de la vie sociale des *Homo sapiens* archaïques. Il s'agit simplement d'illustrer de façon concrète un principe général : le développement de l'intelligence individuelle peut engendrer des comportements anti-sociaux, néfastes pour la survie de l'espèce. En l'absence de contraintes, biologiques ou sociales, capables d'en contrecarrer les effets, la branche *Homo* a donc bien pu se trouver, pendant toute une période, soumise à des crises sociales qui peuvent expliquer cette faiblesse intrinsèque que nous avons qualifiée d'impasse évolutive.

## 6 – *Homo narrans* : la fonction narrative comme issue à ces crises

Si l'on accepte que la répétition de ce type de crises a constitué la cause principale de la fragilisation des groupes d'*Homo sapiens* archaïques, on en déduit que notre espèce a pu échapper à l'extinction parce qu'elle s'est dotée d'un mécanisme qui a permis d'éviter ces crises. C'est l'instauration de lois sociales, fondées sur des interdits explicites, qui a rétabli l'équilibre, et cela n'a pu avoir lieu que grâce à un progrès de la communication langagière.

Le langage humain aurait donc émergé au cours de ce processus. On sait que tous les mythes et religions fondent les interdits sur des récits mettant en scène des personnages sacrés (ancêtres ou dieux) qui violent précisément ces interdits. En fait, les deux exemples que nous avons choisis, un frère qui tue son propre frère (ou son père) et un père qui dévore ses propres enfants, font partie des figures mythiques les plus répandues dans le monde, et les interdits correspondants ont un statut d'universaux pour toute l'humanité (5). La fonction narrative du langage joue donc un rôle capital dans l'expression des lois sociales qui suppléent, chez l'homme, aux inhibitions instinctives.

Notre thèse peut alors se résumer de la manière suivante. Pour échapper aux crises récurrentes qui déréglaient l'organisation sociale, nos ancêtres ont inventé un mode inédit d'expression au sein du groupe : la narration. C'est en évoquant par la parole les crises passées qu'ils ont réussi à empêcher qu'elles se renouvellent. Le langage humain s'est forgé progressivement au cours de ce processus, pour répondre aux besoins nouveaux créés par la fonction narrative, et son premier usage a consisté à établir les lois fondatrices qui régissent l'organisation sociale de tous les groupes humains. ***Homo sapiens est devenu Homo narrans***

---

(5) Ce n'est bien sûr pas le cas pour le meurtre d'un être humain en général, ni même pour la consommation de sa chair : encore récemment, le cannibalisme externe était une pratique sacrée dans diverses sociétés, comme les Tupi-Guarani (cf. Combès 1992) ou les Aztèques (Harris 1979). Les deux interdits dont nous parlons correspondent donc très précisément à des contraintes de survie du groupe, exactement comme les inhibitions instinctives qu'ils ont remplacées (cf. note 4).

Pour illustrer concrètement comment un tel processus a pu se mettre en place, revenons à nos « scénarios ». Remarquons d'abord que les crises devaient susciter des conflits intérieurs chez les protagonistes de ces drames, déchirés entre leur répugnance instinctive résiduelle à commettre de tels actes, et leurs désirs, s'appuyant sur leur intelligence, de le faire malgré tout. Et tous les membres du groupe, à des degrés divers, devaient ressentir le même conflit. On peut aussi supposer que beaucoup d'entre eux se souvenaient des crises précédentes et des désastres qui s'en étaient suivis. Si un de ces individus se révélait alors capable d'évoquer ce passé, par la voix et les gestes, il avait une chance de capter l'attention du groupe et de stopper la catastrophe imminente.

Prenons l'exemple du conflit entre deux mâles en rivalité pour le leadership du groupe. Supposons donc qu'à un instant critique, après un nouvel accrochage entre les deux rivaux, un membre âgé du groupe se lance dans cette entreprise de remémoration collective. On peut se demander comment il aurait pu s'y prendre, en l'absence d'un langage capable de faire référence à des événements « hors-contexte », qui ne sont pas au centre des préoccupations des interlocuteurs. C'est bien sûr « la » question que doit résoudre tout scénario de l'origine du langage, question qui ne se pose pas pour le protolangage, qui reste cantonné à l'ici et au maintenant, et pour lequel la référence de tout nouveau signe peut être devinée à partir de la situation, permettant à ce signe d'acquérir progressivement un sens conventionnel. Notons que dans notre exemple, le but est au contraire de détourner l'attention de la situation présente pour pouvoir la juguler. Néanmoins, il faut aussi remarquer que les conditions de cette entreprise sont optimales au sens où beaucoup de membres du groupe doivent aussi avoir en mémoire ces événements passés, dont le souvenir est ravivé par l'appréhension de ce qui va se passer. Qui plus est, ils savent que ce vieil individu n'est pas directement impliqué dans le présent conflit, et qu'il a lui aussi peur de ses conséquences. Ils peuvent donc anticiper que son intention est de l'arrêter par tous les moyens en sa possession.

Supposons alors que notre apprenti narrateur arrive à faire comprendre qu'il veut évoquer l'un des acteurs de cette crise passée, en utilisant quelque procédé mimétique : imitant l'une de ses particularités physiques, un animal qu'il aimait chasser, son cri favori, etc. Le succès d'une telle évocation était susceptible de produire une impression très forte sur tout le groupe : pour la première fois l'image d'un membre disparu du groupe apparaît devant eux, chacun prenant conscience que les autres partagent la même « vision ». Ce qui était cantonné dans des mémoires individuelles devient l'objet d'une attention collective, acquiert une présence intersubjective, « magique », qui frappe profondément les esprits. Le narrateur peut alors progresser tant bien que mal dans son proto-récit, faisant revivre les personnages devant le groupe subjugué, conscient de vivre collectivement une expérience tout à fait nouvelle. Cette conscience collective renforce la cohésion du groupe et lui confère un nouveau pouvoir. Raconter ce qui s'est déjà produit devient un moyen d'exprimer que cela risque d'arriver de nouveau et qu'il ne faut pas que cela se reproduise. Cette pression du groupe pouvait donc l'emporter, dans la mesure où les protagonistes étaient eux-mêmes ébranlés par cette évocation, et ne pouvaient plus ignorer que le conflit intérieur qui les déchirait était devenu l'affaire du groupe dans son ensemble.

Bien sûr, les chances de réussite d'un tel artifice sont faibles. Mais, même en les supposant rares, les succès ont un impact immédiat sur les chances de survie du groupe. Cette innovation culturelle aurait donc pu se généraliser sur le long terme, puisqu'elle favorisait les groupes qui la pratiquaient, exactement comme, à une autre échelle, un trait génétique individuel se répand rapidement dans une population s'il est avantageux. Une étape importante dans ce processus peut avoir consisté à ritualiser le comportement narratif : au lieu d'attendre qu'une crise éclate, il est en effet plus efficace d'organiser des manifestations régulières pour évoquer ces scènes ancestrales et les actes à prohiber. Et c'est tout au long de cette évolution du comportement social que les techniques narratives auraient progressé, se seraient affinées et complexifiées, en devenant aussi de plus en plus conventionnelles. Le langage humain, avec toutes ses propriétés syntaxiques et sémantiques, serait l'aboutissement de ce processus : on rejoint ici la thèse de Turner que nous avons présentée plus haut.

Ainsi, les premiers usages de la fonction narrative auraient consisté à évoquer des crises passées pour interdire des comportements nuisibles à la survie de l'espèce, créant ainsi une organisation sociale totalement inédite dans le règne animal, conduisant à ce que Donald (1991) appelle le stade de la « culture mythique », et c'est ce qui aurait permis à notre espèce d'échapper aux dérégulations sociales ayant conduit à l'extinction des autres *Homo sapiens* archaïques.

## 7 - Les Mythes et la pensée symbolique

De nombreux auteurs se sont penchés sur les mythes pour tenter d'y découvrir des indices de l'origine des cultures et des sociétés humaines. Chris Knight (1991, 1998) est certainement l'auteur qui a le plus travaillé dans cette direction, du moins en ce qui concerne la question précise de l'émergence du langage.

Mais l'approche développée ici est beaucoup plus proche de la théorie de René Girard (1972, 1982), même si celle-ci n'aborde pas spécifiquement cette question. Pour expliquer pourquoi les mythes mettent systématiquement en scène des héros qui sont vénérés comme des dieux alors même qu'ils ont enfreint des interdits, Girard développe l'idée que ces personnages proviennent d'ancêtres ayant réellement existé qui auraient été tués par les leurs parce qu'ils avaient commis ces actes, ou, plus précisément parce qu'ils en avaient été accusés publiquement. Ils seraient devenus des dieux parce qu'en étant des boucs émissaires, ils avaient permis de ressouder la tribu en crise en détournant la violence sur eux-mêmes, et parce que du même coup, cela avait permis de fonder les interdits.

La thèse proposée ici est légèrement différente et d'une certaine manière correspond à une lecture plus littérale du mythe : ce n'est pas de leur vivant, en tant que boucs émissaires, qu'ils auraient (bien involontairement) contribué à résoudre des crises, mais c'est l'évocation plus tard de leurs actes qui aurait évité que ces crises se renouvellent. Ce qui est commun à ces deux approches, c'est l'idée qu'un nouvel ordre social a pu naître de la nécessité d'échapper à des crises, en imposant des lois fondées sur la conscience d'appartenir à un même groupe pourvu d'une histoire collective qui fonde son identité.

On peut penser que le langage a d'abord été limité à ces narrations rituelles, et que pendant une longue période il s'est développé relativement indépendamment du protolangage utilitaire que devait posséder notre espèce, comme tous les *Homo sapiens* archaïques. Il n'y a en effet aucune raison pour que le protolangage, bien adapté à la communication quotidienne, ait été supplanté dans cette fonction, du moins dans un premier temps (6). Le protolangage a pu bien sûr fournir au langage naissant une partie de son matériel. Notamment, si l'on accepte l'idée que le protolangage possédait un lexique riche, une partie de ce lexique a pu être empruntée par le langage, mais pour servir d'une toute autre manière. Par exemple, notre premier apprenti narrateur pourrait avoir utilisé des mots du protolangage pour évoquer le personnage qu'il voulait mettre en scène, en prononçant le nom d'une plante ou d'un fruit dont ce dernier était très friand, ou d'un animal auquel on pouvait le comparer.

En d'autres termes, il aurait inventé les opérations fondamentales de la sémantique lexicale : la métonymie et la métaphore. La polysémie aurait été alors présente dès les débuts du langage, alors qu'elle aurait été inconnue dans le protolangage. Pour le protolangage, le mot pour « lion » n'aurait signifié rien d'autre que l'animal, alors que dans le langage, il aurait pu désigner aussi bien un ancêtre fameux, le totem auquel appartient une partie de la tribu, et la puissance et le courage que l'on attribue à la fois à l'ancêtre et à l'animal. Il est intéressant de noter que la polysémie fait aussi partie de ces propriétés des langues qui les distinguent des autres systèmes de communication animale, aussi bien que des langages formels.

L'idée d'une coexistence prolongée entre protolangage et langage pourrait expliquer la longueur de l'intervalle de temps qui sépare, semble-t-il, l'apparition de notre espèce et « l'explosion symbolique » que l'on date de quelque quarante mille ans. Il aurait fallu attendre que le langage perde en partie son caractère sacré et sa puissance magique pour qu'il puisse graduellement envahir la sphère du profane. Ce lent processus aurait conduit à l'emprise de la pensée symbolique sur tous les aspects de la vie quotidienne, provoquant d'abord la révolution symbolique du Paléolithique Supérieur, et, plus généralement, alimentant ce désir profond de donner du sens à toute chose qui caractérise notre espèce : là encore, il est clair que la fonction narrative a joué un rôle de premier plan, puisque raconter une histoire pour rendre compte d'un phénomène naturel est, presque toujours, le premier pas vers des descriptions et des explications qui ultérieurement deviendront de nature plus scientifique.

---

(6) Encore aujourd'hui, on trouve des traces de la spécificité de l'utilisation religieuse du langage, notamment dans les traditions orales, avec une langue sacrée uniquement destinée à cet usage, souvent dotée d'un pouvoir magique, voire dangereux, à manier avec précaution.

## 8 - Conclusion

L'hypothèse du rôle décisif de la fonction narrative dans l'émergence du langage présente donc un certain nombre d'avantages :

- Elle permet d'expliquer les propriétés syntaxiques et sémantiques spécifiques des langues, notamment celles que l'on ne retrouve pas dans les langages formels.
- Elle est compatible avec ce que l'on sait aujourd'hui des dernières étapes de l'histoire de l'homínisation.
- Elle permet de rendre compte de l'apparition d'un nouveau type d'organisation sociale, propre à notre espèce, dans lequel des lois socioculturelles remplacent, dans une large mesure, les contraintes sociobiologiques régissant le reste du monde animal.

Cette thèse est, bien sûr, hautement spéculative par bien des aspects. C'est le lot de toutes les théories actuelles sur l'origine du langage. En l'absence de preuves directes, on ne peut qu'échafauder des théories hypothétiques dont la cohérence repose sur les connaissances acquises par d'autres disciplines (linguistique, paléanthropologie, etc.), et dont l'intérêt essentiel est de permettre des confrontations entre différentes conceptions de l'homme et du langage.

C'est dans cet esprit que nous avons présenté cette thèse, qui fait de l'homme un *Homo narrans*, puisque ce n'est pas l'intelligence qui le distinguerait des autres espèces d'*Homo sapiens* qui l'ont précédé, mais la capacité à raconter sa propre histoire, source d'une nouvelle sagesse fondatrice des sociétés humaines.